

# CHAPITRE I

## LEON HARMEL

Il serait vain de refaire complètement le portrait de Léon Harmel après le P. Guitton. Une mise au point n'est pourtant pas inutile.

### **A - PERSONNALITE DE LEON HARMEL : SES ATTITUDES FONDAMENTALES.**

La volonté et l'amour sont les deux pôles autour desquels s'organise sa personnalité.

#### *Le volontarisme.*

Léon Harmel est, d'abord, un homme dans toute l'acception du terme. Une impression de virilité, de parfaite maîtrise de soi, se dégage des photographies que nous possédons de lui. Sur deux d'entre elles, prises, l'une en 1880, l'autre vers 1910, c'est moins le «Bon Père» qui apparaît que le maître bord (Eugène Standaert, un avocat belge, admirateur inconditionnel du Val, estimait qu'il avait une tête d'amiral). Ces deux photographies, et quelques autres, suggèrent des aspects différents de sa « personnalité » : le bourgeois III<sup>e</sup> République, notable chargé de responsabilités municipales ; le «Bon Père» quatre-vingt-quatre ans, arrivé au terme de sa course humaine (ses amis l'appelaient alors le patriarche du Val des Bois). Mais, par-delà cette diversité, une impression domine, celle de l'homme qui mène son « navire » avec sûreté, face aux passions adverses, dans les circonstances les plus variées et les plus délicates<sup>1</sup>. La volonté est le trait premier de son caractère. Son éducation et certaines circonstances difficiles l'expliquent en partie.

Né à Neuville-les-Wasigny le 17 février 1829, quatrième enfant d'une famille de huit dont cinq vivants, il reçoit « de ses ascendants, en héritage, la hardiesse des initiatives et la ténacité »<sup>2</sup>. L'influence de son père et de son grand-père paternel sont évidentes. Léon Harmel estime qu'il a été marqué plus profondément encore par l'exemple et les exigences de sa grand-mère maternelle et surtout de sa mère, chrétienne fervente, pleine d'entrain et de courage. Cette branche maternelle appartient la haute bourgeoisie de Rethel.

De 1843 à 1850, le jeune Léon est élève au collège Saint-Vincent de Senlis avec Ernest, son frère préféré, d'un an plus jeune que lui. Il est marqué par la «volonté de fer» du directeur, l'abbé Pouillet, homme remarquable sous tous égards, d'après Mgr Dupanloup<sup>3</sup>. Aussi, lorsque se présentent les épreuves, il est prêt. Quand son frère tombe gravement malade en 1849, il devient son ange gardien » et n'hésite pas, l'année suivante, à abandonner ses études. Cinq ans plus tard, son père étant tombé malade à son tour et son frère aîné ne pouvant abandonner ses affaires personnelles, il devient, à vingt-cinq ans, le seul patron effectif de l'usine : il fait face, tout naturellement, à ses obligations nouvelles.

Sa volonté se tend jusqu'à devenir du volontarisme. Il exige de lui-même tout ce qu'il peut en tirer, ignorant les obstacles, allant jusqu'aux limites de l'épuisement, ne perdant pas une minute de sa vie. Certes il est robuste. Tout de même il est étonnant de voir un homme mener de front une vie d'industriel et de militant totalement engagé, écrivant régulièrement vingt à trente lettres par jour, s'épuisant en déplacements qui le mènent à des retraites, pèlerinages, congrès, fêtes religieuses, réunions corporatives ou syndicales... le tout avec une nouvelle jeunesse et une ardeur renforcée quand

<sup>1</sup> Cf. Eugène STANDAERT, *Chez le Bon Père*, p. 20 et les photographies publiées dans GUITTON, op. cit. et COUSIN-HENRAT, Etude historique sur Warméville et le Val des Bois.

<sup>2</sup> GUITTON, op. cit., T.I. p. 3. En raison du caractère de mon étude, je n'ai vérifié les références de GUITTON qu'à partir de 1887, sauf, évidemment, pour le Val des Bois.

<sup>3</sup> Cf. GUITTON, op. cit., I, p. 12

il dépasse le cap de la soixantaine. Certes, il n'a qu'une part dans la direction de l'usine. Lors de ses grandes périodes d'action, ce sont ses frères qui assurent, pour l'essentiel, la gestion de l'entreprise. Néanmoins, il ne la perd jamais de vue et s'occupe constamment, au moins, des œuvres religieuses et de promotion sociale à l'intérieur du Val.

Ce volontarisme explique, à mon sens, des affinités inattendues, par exemple avec l'économiste belge Charles Périn. Certes, l'un et l'autre ont des intérêts communs. Dans la bibliographie de son livre le *Catéchisme du Patron* (écrit en 1887, édité en 1889), Harmel cite trois livres de Périn, dont le premier s'intitule « *Le Patron, sa fonction, ses devoirs, ses responsabilités* ». Mais, tandis que Périn est l'apôtre du libéralisme économique, Harmel passe sa vie lutter contre lui (cet aspect est si important que je le réserve pour un examen ultérieur). Périn concède tout juste qu'à l'extrême limite, si tout autre essai de solution a échoué, l'État peut, en dernier recours, intervenir pour assurer au travailleur un minimum. Harmel, plus exigeant, souhaite une législation sociale développée. Le vrai terrain d'entente entre les deux hommes se trouve ailleurs : il réside dans une attitude commune face à la vie. Selon le Père Droulers, cette attitude puise sa source dans le sens du sacrifice, le don total, le sens de la Croix<sup>1</sup>.

### *Goût de la liberté et esprit critique.*

Exigeant pour lui-même, Léon Harmel l'est également pour les autres. C'est un caractère « carré » fait de droiture et de rigueur. Aussi, mises part la foi et la soumission au Pape, rien ni personne n'échappe à son examen critique. Il est l'homme de la remise en question permanente. Exigence de la volonté sans doute. Exigence aussi de l'amour fraternel, car la recherche de la vérité et de la justice ne peut, ses yeux, passer par le respect inconditionnel des choses et des hommes. Sa ligne de conduite est simple, mais combien difficile tenir : ne jamais hésiter dire, écrire ou faire ce qu'il estime bon. D'où la hardiesse de sa parole sur ce point les apôtres sont ses modèles, de sa pensée et de son action<sup>2</sup>. Léon Harmel est sans cesse en recherche, non par amour immodéré de la nouveauté, mais parce que le monde où il vit le laisse insatisfait. D'un certain point de vue, c'est un contestataire. Parmi ses frères de combat, il agit en franc-tireur, souvent incompris : toute l'histoire de ses rapports avec *l'Œuvre des Cercles*, dont il est pourtant un des dirigeants, est celle d'une incompréhension permanente et de conflits renouvelés<sup>3</sup>. Léon Harmel échappe aux classifications habituelles. Il est, en somme, un libertaire chrétien.

### *Son point de vue sur l'enseignement.*

Cette personnalité qui s'accommode mal des contraintes traditionnelles se développe dès le collège. Élève moyen, mal à l'aise dans le programme, passionné de littérature romantique, alors contemporaine, il réussit brillamment son baccalauréat parce qu'il a profité de la première occasion pour se glisser hors du programme<sup>4</sup>. Il en gardera toute sa vie une attitude critique l'égard de l'enseignement, quel qu'il soit, laïque ou confessionnel. L'enseignement public présente, à ses yeux, deux défauts graves. L'école élémentaire ne fournit pas aux enfants la formation pratique nécessaire à leur vie d'homme<sup>5</sup>. La culture classique, dans les établissements secondaires, ignore la Bible : l'étude exclusive des écrivains « païens » empêche le passage du Christ. Sur ce point, Léon Harmel partage les idées de l'abbé Garnier, prêtre démocrate qui lui est particulièrement cher. Songeant à l'avenir, il lui conseille de chercher des Normaliens qui pensent comme lui<sup>6</sup>. Quant l'enseignement confessionnel, qu'il défend pourtant avec énergie, il possède à ses yeux encore moins de valeur s'il ne remplit pas sa fonction propre : former des personnes et des caractères, mener au Christ. Parce qu'il a trouvé tout cela dans son collège de Senlis, il lui gardera toute sa vie admiration et reconnaissance<sup>7</sup>. Par contre, le 25 avril 1893, il n'hésite pas, dans une lettre son directeur de conscience, le Père Jules, à parler de nos écoles libres et nos patronages qui restent les seuls points d'appui croulants de notre clergé en déroute ».

<sup>1</sup> Entretien oral avec le P. DROULERS. Sur Ch. Périn, DUROSELLE, *Les débuts du catholicisme social en France*, p. 697-8

<sup>2</sup> Lettre à V. KRAFFT, 13 juin 1879

<sup>3</sup> Voir, p. ex., GUITTON, *op. cit.* I, p. 126-7

<sup>4</sup> GUITTON, *op. cit.*, I, p. 14

<sup>5</sup> D'où effort systématique de formation pratique à l'école du Val.

<sup>6</sup> Lettre du 4 novembre 1893 au P. Delaporte et à l'abbé Garnier.

<sup>7</sup> GUITTON, *op. cit.*, I, p. 14

### *Son attitude envers le clergé.*

Son attitude envers la hiérarchie participe du même état d'esprit. Seul le Pape est intouchable, parce qu'il s'agit d'une question de foi fondamentale, ce qui n'empêche pas un enthousiasme évidemment plus généreux pour Léon XIII que pour Pie X. Léon XIII est le «voyant de l'avenir», le « providentiel pilote de l'humanité »<sup>1</sup>. Rien de tel pour son successeur. A l'égard des évêques, par contre, Léon Harmel exerce librement son esprit critique : son attitude va de l'amitié et de la confiance sans limite (Mgr Langénieux, archevêque de Reims, 1874-1905) à l'inimitié totale (c'est l'histoire d'un long conflit -1897-1904- avec le porte-drapeau des intégristes, Mgr Turinaz, évêque de Nancy).

### *Une pensée libre en matière sociale et politique.*

La même disposition d'esprit se retrouve dans les domaines social et politique. Sa correspondance nous la révèle, au travers de quelques formules percutantes : c'est en 1893, dans l'exaltation de la période la plus active de sa vie, qu'il se montre le plus incisif. Le 21 août, dans une lettre à son gendre et confident Gabriel Ardant, il s'emporte contre l'idée de la corporation obligatoire que vient de relancer le Nantais Libaudière : « Celle-ci (la corporation obligatoire) doit aboutir en fait à l'oppression. Les catholiques sont trop tournés vers l'esclavage ». Prise de position qu'il rapproche curieusement de celle de l'abbé démocrate Naudet. Celui-ci, à une réunion d'ecclésiastiques au Val des Bois venait de proposer l'idée de la grève obligatoire dans l'entreprise au cas où elle y serait votée à la majorité.

«Comble de l'esclavagisme» s'écrie Harmel, qui sent la liberté mise en péril à la fois par les traditionalistes et les progressistes. «Tout cela,» conclut-il, «me rend anarchiste» (les deux traits soulignés sont de lui). « C'est la seule doctrine qui ne tue pas ses semblables, sauf les dynamiteurs qui, comme exception, confirment la règle.»

Pour la même raison, Léon Harmel échappe aux classifications habituelles en politique. En 1889, il est encore légitimiste. Pourtant, dès 1879, il affirme « Dieu est le but, le Roi est le moyen » et il prend ses précautions pour ne pas paraître « dominé par une idée politique ». Pour lui tout est subordonné au service de Dieu. Il n'est pas tellement étonnant, dans ces conditions, que sa «campagne électorale, de 1889, puis l'action qu'il mène Reims en faveur des ouvriers en fassent rapidement un démocrate chrétien et un républicain rallié. Tout à son action, il n'en prend pas immédiatement conscience. Avec le recul du temps, qui amène la décantation de ses idées, mais aussi bientôt quelque embellissement, il peut dire, le plus sincèrement du monde, à la Noël 1905 : « Oui, je suis Républicain, non pas un rallié mais un Républicain de conviction et de principe »<sup>2</sup>.

### *Un homme de certitudes.*

Bel exemple de transformation intérieure par la remise en question de soi-même. Art très difficile, bien plus que la remise en question des autres et du monde. Harmel y parvient tout de même en partie. Contre son orgueil naturel son arme est l'humilité : « Nihil sumus, nihil valemus, nihil possumus »<sup>3</sup>. Mais il n'est qu'un homme. Ses convictions ne peuvent triompher tout fait de son tempérament. Cela lui est d'autant plus difficile qu'il est l'homme des certitudes absolues. Il se sent un précurseur, mieux un prophète. Le 9 mai 1904, il écrit à un abbé démocrate du Nord, l'abbé Guidé :

« Ne vous laissez pas rebuter par les affronts et les tracasseries. Il en a toujours été ainsi. Dans tous les siècles, il en a coûté cher pour être précurseurs. Malgré toutes les oppositions, la vérité *entre...* Frappez, frappez, vous ne nous empêcherez pas de semer le bon grain et le bon grain germera dans vos propres cerveaux malgré vos oppositions.»

<sup>1</sup> Léon Harmel, *La démocratie dans l'usine*, p. 2.

<sup>2</sup> *Echos du Val des Bois*, 1ère année (1906), p. 72.

<sup>3</sup> Formule inscrite en tête de ses carnets intimes.

Au Père Dehon, fondateur des Oblats du Sacré-Cœur (Saint-Quentin) qui vient d'accepter la direction des « œuvres » du Val, il écrit le 10 août 1889 :

« Vous avez compris, j'en suis sûr, la portée de cette mission. Il paraît dans le dessein de Dieu que le monde industriel français soit entraîné par le Val. Les industriels des nations voisines le seront par les Français. Donc la persévérance du Val tient aux intérêts de l'Église dans une proportion incomparable avec aucune autre mission, paroisse etc ...»

### *Léon Harmel est-il un démocrate ?*

Une telle conviction prophétique jointe une volonté de fer donne une volonté de puissance malaisée à maîtriser. Là réside la difficulté principale pour un homme qui se veut et s'estime profondément démocrate. « J'étais démocrate par instinct », écrit-il en 1903 (ce qui signifie sans doute dans l'optique chrétienne : j'étais démocrate sans avoir besoin de raisonner, par amour des autres et par respect de leur personne). « Je le suis devenu par raison pour le Christ et pour le peuple »<sup>1</sup>. Mais le souci d'efficacité qui l'anime dans tous les domaines - éducation des enfants, action parmi ses ouvriers ou l'extérieur du Val - le pousse la dureté, au désir d'avoir raison tout prix et, la limite, forcer la main ceux qu'il estime insuffisamment conscients.

Quelques exemples. Père de famille, il est un éducateur dont « le gant de velours (dissimule) assez peu la main de fer. » Les jours ordinaires, le lever des enfants est cinq heures ; cinq heures vingt, appel et petite promenade. Le dimanche, jour de faveur, le lever est reporté à cinq heures trente. Il veut « dompter le caractère... et tremper l'énergie » à tel point que sa femme souffre de son excessive rudesse et ressent par compensation un vif besoin de tendresse autour d'elle : ayant à choisir une nouvelle bonne, elle désire seulement qu'elle soit forte et sache cirer les planchers. Tant pis si elle ne sait pas faire la cuisine. L'essentiel, c'est qu'elle soit « surtout *gentille* : avec tout mon régiment, je crains encore davantage les gendarmes »<sup>2</sup>. Parmi ses ouvriers, il est le maître incontesté dont la pensée ne souffre aucune opposition. Aucun point de vue discordant ne saurait s'élever au Val en matière religieuse, sociale ou politique. Bien que rédigée par une série de responsables, la chronique intérieure du Val, les *Echos du Val des Bois* (98 numéros de novembre 1905 à la guerre) ne contiennent pas d'autre pensée que celle du « Bon Père », soucieux de promotion ouvrière, peu désireux de laisser s'exprimer une véritable conscience de classe. Celle-ci, à ma connaissance, ne s'exprime qu'une seule fois, au hasard d'une phrase, et encore, en transposant sur le plan social une formule d'œcuménisme religieux : « Nos frères séparés, les socialistes »<sup>3</sup>. Cinq mots, et c'est tout. Quant à l'action extérieure, qu'il me suffise d'évoquer le rôle de « cheval de Troie » que joue, à l'intérieur de *L'Œuvre des Cercles*, son gendre Gabriel Ardant. Une lettre de son beau-père lui parvient le 12 mars 1889, contenant cette phrase :

« Parfait pour la consultation de tes secrétaires de province et ensuite la circulaire que tu feras selon tes idées en ayant l'air de suivre les leurs.»

Il s'agit bien de forcer la main à ceux qui sont estimés insuffisamment conscients. Certains, évidemment, n'apprécient pas cette attitude. Un journaliste marnais conservateur le qualifie en 1901 de « pontife en redingote du Val des Bois »<sup>4</sup>. Tout cela pose la question fondamentale : Harmel est-il capable de respecter la volonté d'autrui ? Est-il démocrate ou bien est-ce un dictateur ? Cette question en entraîne une autre, plus profonde : cet homme animé par une extraordinaire volonté de puissance est-il vraiment chrétien ? Si l'on considère que le Christ est l'homme dépouillé de toute volonté de puissance, il est permis de penser que c'est là que réside l'obstacle majeur à la canonisation éventuelle qu'aurait souhaité son second fils et successeur spirituel, qui porte le même nom que lui.

### *Admiration des Anglo-Saxons et goût de l'efficacité.*

L'attitude de Léon Harmel à l'égard des Anglo-Saxons est très révélatrice.

<sup>1</sup> Léon Harmel, *La démocratie dans l'usine*, p. 2.

<sup>2</sup> GUITTON, *op. cit.* I, p. 67.

<sup>3</sup> Expression employée par le rapporteur de l'assemblée générale du syndicat du Val des Bois, le 4 mars 1905. Rapporté dans les *Echos du Val des Bois*, 1ère année, p. 119 (1906)

<sup>4</sup> Roger de FELCOURT *L'Echo de la Marne*, 31 août 1901.

S'il désire que son fils Léon fasse son éducation industrielle en Angleterre, c'est parce qu'il admire la supériorité de l'industrie textile britannique, due à l'ouverture d'esprit et au réalisme des industriels d'Outre-Manche. Toutefois, ses vrais modèles sont les Américains : Théodore Roosevelt, sans doute pour son volontarisme ; Mgr Gibbons, parce qu'il défend le principe de l'organisation ouvrière dans la liberté (il vient de plaider à Rome la cause des *Chevaliers du Travail*)<sup>1</sup> ; Mgr Ireland, dont il commande *L'Église et le Siècle* en mai 1894 (il doit, il est vrai, tempérer bientôt son enthousiasme en raison de l'avertissement de Léon XIII, par crainte de verser dans l'hérésie)<sup>2</sup>. Léon Harmel, enfin, est un admirateur du peuple américain tout entier, parce que c'est un peuple pionnier, mais aussi parce qu'il place en Dieu son idéal et la source de son efficacité. La rédaction des *Echos du Val des Bois* (si le rédacteur n'est pas Harmel, c'est du moins un homme formé et inspiré par lui) révèle une mentalité proche cet égard du puritanisme yankee. Voici ce texte, qui date de 1908 :

« Pour l'âme, nous recevons du nouveau monde des leçons bien suggestives. Les Anglo-Saxons professent que, même dans l'industrie et le commerce, l'homme qui a le plus haut idéal est le plus puissant. Or, disent-ils, le plus haut idéal est la connaissance de la Divinité et l'aspiration de l'âme vers Dieu qui domine le monde, comme l'éternité domine le temps, comme l'immensité domine l'espace. Les Américains estiment qu'un peuple croyant aura l'empire de la civilisation et des affaires, et qu'au contraire un peuple incroyant descendra à la barbarie et sera l'esclave des autres nations. Quelle leçon, mes chers amis, nous est donnée par ce pays nouveau et combien la France devrait en profiter »<sup>3</sup>.

Texte lourd de signification. Éloge de l'attitude fondamentale des Américains, qui contient, implicitement, leurs procès possible. Mais surtout texte dans lequel la foi elle-même apparaît comme un gage d'efficacité et, en même temps, comme la seule justification. Quelques mots révélateurs - puissant, domine, empire, esclave, posent, sous un jour nouveau, le problème de la volonté de puissance de Léon Harmel, et de sa capacité ou de son incapacité à respecter démocratiquement la libre volonté d'autrui. Le « Bon Père » y apparaît comme un mystique réaliste soucieux d'action et d'efficacité. Mais aussi -et c'est cela qui est grave- comme un homme empreint d'une mentalité quasi-puritaine, pour qui la réussite dans les affaires et dans le monde, c'est-à-dire l'efficacité totale, dérive de la foi seule et nullement du respect d'autrui. N'oublions pas, toutefois, que ce texte n'est pas de lui à coup sûr.

Léon Harmel a le culte de l'efficacité : il met tous à son service. La formation pratique : l'école du Val, dont il est officiellement le directeur depuis 1875, en porte témoignage sa manière. La curiosité intellectuelle : il ne l'apprécie pas pour elle-même, mais seulement parce qu'elle est pour lui une arme indispensable. La connaissance de Saint Jean Chrysostome ou du thomisme ne l'intéresse que parce qu'elle lui permet de définir la nature de l'autorité patronale. Quant au socialisme, avant 1880, peu lui importe de n'en avoir que des notions très superficielles. Ni les noms ni les théories de Fourier, Godin ou Considérant n'apparaissent alors sous sa plume ou dans sa bouche. Pendant longtemps, tant que le socialisme reste une menace vague, il n'en parle que d'après des ouvrages rédigés par des catholiques. Par la suite, son attitude change. En 1881, au congrès du Mans, il entreprend de réfuter les théories de Proudhon, Charles (sic) Marx et Lassalle : il résume clairement le concept de loi d'airain des salaires, pour la réfuter, naturellement, et s'indigner que les ouvriers ne soient traités que comme « des » marchandises. L'année suivante, à Autun, il utilise nommément un ouvrage de Benoît Malon, *Le nouveau parti*, pour examiner les théories collectivistes (il n'oublie pas non plus l'anarchisme). Mais c'est en 1893 seulement, pour faire face la première montée sérieuse du socialisme, qu'il passe commande du programme ouvrier de Guesde et Lafarge, d'un livre sur les anarchistes, et de tous les ouvrages de la *Bibliothèque socialiste* depuis 1884<sup>4</sup>.

### *Vertus bourgeoises et amour des ouvriers.*

Ce portrait serait injuste, parce qu'incomplet, si je n'évoquais le patron très banal qui, au printemps 1893, en pleine préparation du congrès ouvrier de Reims, écrit à son « benjamin » Alphonse : « la seule chose qui importe dans la vie, c'est faire des affaires. »

<sup>1</sup> Cf. GUITTON, *op. cit I*, p. 67.

<sup>2</sup> *Ibidem T II*, p. 197.

<sup>3</sup> *Echos du Val des Bois*, novembre 1908, p.1. (4e année)

<sup>4</sup> Commande du 8 mai 1893. Le livre sur les anarchistes est de John Henry Mac Kay.

Le sens de l'économie, la simplicité bourgeoise, le sens de la famille, autres traits banals, rassurants pourrait-on dire par leur banalité même. Mais la personnalité hors de la norme reparait vite : chez Léon Harmel, la pratique des vertus bourgeoises, pas plus que la volonté de puissance, n'engendre la sécheresse du cœur ; elle ne tarit ni le désintéressement, ni la générosité, ni l'amour fraternel.

Facile à l'argent, son attitude est de stricte économie, mais aussi de générosité. En 1891, un industriel rémois de ses parents, Mennesson, est menacé par ses créanciers. Aussitôt, sans aucune condition, il offre de 50.000 à 100.000 francs pour le sauver, en précisant « il est bien important que dans l'esprit des autres, nous ne soyons jamais mis au rang des créanciers ordinaires. » Cet exemple n'est pas isolé<sup>1</sup>. Songeons aussi à la ponction continue sur les bénéfices de l'entreprise que constitue la participation très large aux œuvres religieuses et sociales du Val.

C'est envers les ouvriers que son attitude est la plus étonnante. Elle révèle l'amour profond qu'il leur porte. Dès 1848, à peine âgé de 19 ans, spectateur à Paris de la répression anti-ouvrière de juin, il écrit à ses parents, le 9 juillet 1848, un mois avant son baccalauréat :

« Bons parents... j'ai bien reconnu votre cœur dans toute la délicatesse de vos sentiments. Si tous les riches avaient l'âme aussi belle, aussi compatissante que vous, nous n'aurions point eu ces horribles massacres des journées de juin. La société ne serait pas affligée du paupérisme, plaie hideuse qui la ronge, et l'organisation du travail ne serait point un remède insoluble. »<sup>2</sup>

L'affection qu'il porte sans réserve aux ouvriers vient de ce qu'il voit en eux des frères dans le Christ. Il écrit en 1877 :

« Le patron, guidé par des motifs surnaturels, trouve dans ses croyances une énergie toujours nouvelle. A ses yeux les ouvriers ne sont pas des hommes vulgaires, faibles et inconstants. Ce sont des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. »<sup>3</sup>

Quelle est donc la foi de cet homme ?

## ***B — LA FOI DE LEON HARMEL***

La personnalité de Léon Harmel ne peut se comprendre sans la foi : en elle convergent et se synthétisent les principaux aspects de sa sensibilité, de sa pensée et de son action.

Cette foi est le fruit de l'éducation mais, très tôt, il la vit d'une manière personnelle. Sa mère avait rêvé pour lui de la prêtrise. Question essentielle sur laquelle il médite deux ans, de 1848 à 1850. Il aboutit à la conclusion que Dieu l'appelle bien à l'apostolat, mais non au sacerdoce. C'est sa première décision d'adulte en ce domaine.

### *L'abandon à la Providence.*

Il a vingt-et-un ans et, déjà, il est tel qu'il restera toute sa vie : un militant et un homme qui s'abandonne totalement à la Providence<sup>4</sup>.

Etre un militant est chose peu banale à une époque où les catholiques actifs sont avant tout des hommes d'œuvres. Le Val des Bois constitue le champ d'action privilégié de Léon Harmel. Mais non le seul.

Au lendemain de la guerre de 1870-71, avec les congrès nationaux, ses activités s'étendent à l'ensemble du pays. A partir de 1885, année de sa première entrevue avec Mgr Langénieux et Léon XIII, elles prennent un caractère international. Un exemple suffit à montrer son zèle inlassable. Il s'agit de ses occupations du mois de juin 1904 (il a alors 75 ans et la période de sa plus grande activité est révolue).

---

<sup>1</sup> Lettre à Henry Mennesson.

<sup>2</sup> Cf. GUITTON, *op. cit.*, I, p. 26.

<sup>3</sup> *Manuel d'une corporation chrétienne*, dit **Manuel**, paragraphe 27.

<sup>4</sup> Selon GUITTON, *op. cit.*, I, p. 33.

1 <sup>er</sup> au 4 juin	: voyage A la Capelle (familial)
5 juin	: Fête-Dieu ; procession du village
8/9 juin	: Paris (activités non précisées, sans doute pour le compte de <i>l'Œuvre des Cercles</i> )
10 juin	: Fête du Sacré-Cœur au Val
13 juin	: Villers-Cotterets
14 - 15 - 16 juin	: retraite Clamart
17 - 18 juin	: Paris : <i>Union fraternelle</i> (groupement religieux et professionnel de commerçants et d'industriels)
19 juin	: procession «incomparable» au Val
24 - 25 juin	: Paris
26 juin	: Paris : consécration annuelle au Sacré-Coeur (par le cardinal Richard)
30 juin	: Reims : visite à son parent G. Bureau <sup>1</sup>

La correspondance de Léon Harmel est considérable : dix à trente lettres par jour, de sa main, pendant plusieurs dizaines d'années, qu'il s'occupe ou non de la gestion de l'entreprise.

Le ressort profond de cette vie de militant paraît résider dans un abandon total à la providence, dont il admire l'intervention dans sa vie avec un émerveillement perpétuellement reconnaissant. L'essentiel, selon lui, consiste « à nous abandonner l'action de la Providence et maintenir notre âme dans un alléluia perpétuel » (lettre à son cousin Léopold, 5 novembre 1894).

Il ne s'agit pas d'une effusion purement sentimentale. Léon Harmel pense que Dieu indique la voie à choisir, l'action à mener et qu'il fournit l'énergie nécessaire à cette action :

«L'apostolat était visiblement la vie que Dieu m'imposait,» déclare-t-il en 1910. « Manifestement le Sacré-Cœur seul a agi. J'ai essayé de me dérober. Parfois, devant les foules, aux premières paroles que j'ai prononcées, je me suis senti défaillir ; une sueur froide inondait mon front. Mais je montais sur ma bête et je la forçais à marcher. Le bon maître me mettait au cœur assez de courage pour dominer la nature. Et c'est ainsi que j'ai mené mon action sociale »<sup>2</sup>.

Lorsque sa femme meurt, en 1870, Léon Harmel accepte l'épreuve sans réserve et fait appel à l'amour du Christ « pour combler le vide laissé par la plus profonde des affections terrestres ». Sa santé jusque-là souffreteuse s'améliore de façon soudaine et durable. Dans une de ses lettres, il paraît attribuer ce changement heureux son attitude spirituelle : c'est du moins l'interprétation du P. Guittou<sup>3</sup>. Je signale cette hypothèse dont, scientifiquement, il est impossible de rien penser, pour tenter d'introduire le lecteur dans l'univers mental du patron de Val des Bois.

### *Mysticisme et sens de la souffrance.*

Bien qu'il s'en défende, Léon Harmel est, en effet, un mystique. A un industriel de ses amis, il donne l'impression de vivre avec le Christ, d'une intimité telle que, seuls, un ou deux religieux lui paraissent comparables à cet égard. A la fin de sa vie, il a pris l'habitude de s'adresser au Christ, parfois à voix haute, de façon intelligible. Il lui confie ses ennuis, fréquents dans les affaires, et attend sa réponse à la communion du lendemain<sup>4</sup>.

Très tôt, dès les premières années de son veuvage, la communion quotidienne devient sa «nourriture» spirituelle. Lorsque, peu avant 1914, un de ses cousins, devenu veuf après trois mois de mariage, lui fait part de sa détresse, c'est elle qu'il lui propose pour seul remède.

<sup>1</sup> «Reddition» mensuelle à son directeur de conscience, le Père Jules, franciscain.

<sup>2</sup> Journal de Nice, 8ème envoi, jeudi 10 février 1910.

<sup>3</sup> GUITTON, *op. cit.*, I, p. 80.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 79-80.

La pratique de la communion quotidienne est une forme de la piété sensible qui se développe la fin du XIXe siècle : elle sera consacrée par la recommandation personnelle de Pie X. Parce qu'elle place la vie de tous les jours dans l'intimité divine, elle constitue un acte de foi renouvelé journalièrement, qui engage toute la personne<sup>1</sup>.

Cette pratique se trouve liée chez Léon Harmel à autre aspect essentiel de la foi : le sens de la souffrance, consentie et même recherchée pour sa valeur rédemptrice. Les textes, sur ce point, sont très nombreux. Dans le premier numéro des *Annales de Notre-Dame de l'Usine*, en 1886, Léon Harmel écrit que non seulement il faut accepter avec résignation la souffrance mais, bien plus, « la demander et la bénir comme l'une des plus insignes faveurs de Dieu, qui veut que tout bien soit le produit d'une souffrance »<sup>2</sup>. Attitude qui donne sens plein aux mortifications qu'il s'impose -verges, cilice- et surtout ce qu'on appelle l'Association intime. Il s'agit d'une fraternité de victimes volontaires qui offrent leurs souffrances pour la conversion du monde ouvrier. Elle daterait de 1869. Elle s'est peu répandue hors du Val. Contrairement à l'habitude, ses membres demeurent volontairement inconnus. Son « fondateur » serait un « père de famille malade » qui « proposa de se dévouer comme victime volontaire pour le salut des ouvriers »<sup>3</sup>. Harmel partagea pleinement cette vue et fit son possible pour propager l'Association dont le sens profond est évidemment la rédemption par la Croix volontairement acceptée. Il crut profondément à son efficacité spirituelle, ainsi qu'en témoigne un livret daté de 1890 :

« Nous en avons obtenu les fruits les plus touchants, tantôt des obstacles infranchissables se sont aplanis d'une façon providentielle, tantôt les conversions les plus difficiles ont paru se produire spontanément »<sup>4</sup>.

Le P. Guitton rappelle qu'un député ayant demandé à la Chambre, en 1889, combien coûtaient aux patrons les communions du Val des Bois, Harmel réagit en déclarant :

« Elles coûtent les souffrances de nos victimes volontaires, et si on nous objecte que c'est là une rançon difficile à trouver, nous répondrons : " Semez Jésus-Christ et vous récolterez l'héroïsme »<sup>5</sup>.

Dans les années soixante, celles des véritables débuts du Val, la voie du ciel paraît encore relativement douce : elle s'inspire de *l'Imitation* et des ouvrages d'un spirituel anglais, le P. Faber, spécialement *Tout pour Jésus* (1853) dont Harmel fait son livre de chevet<sup>6</sup>. Mais, en 1870, sous l'influence des épreuves personnelles et nationales, cette piété de type salésien devient moins souriante. Elle est marquée, définitivement, par la tension que lui imprime la souffrance : le livre de Blanc de Saint-Bonnet sur *La douleur* prend alors la même importance que ceux du P. Faber<sup>7</sup>.

### *Signification sociale de la piété de Léon Harmel. L'affiliation au Tiers-Ordre franciscain.*

Le plus important est, sans doute, que la piété ne soit pas, pour Léon Harmel, une affaire purement personnelle, mais qu'elle soit chargée d'une signification sociale.

En 1860, le patron du Val des Bois adhère au Tiers-Ordre franciscain<sup>8</sup>. Un peu plus tard, il entraîne l'adhésion de sa famille. Dans un opuscule qu'il a composé lui-même en 1890, il estime que ces initiatives ont joué un rôle fondamental :

« Le Tiers-Ordre a vraiment été l'origine de l'action religieuse au Val des Bois ». On pourrait ajouter : et de l'action sociale qui lui est liée organiquement. « Le Tiers-Ordre... a un double objet : la sanctification de ses membres et l'amélioration du milieu populaire où il agit »<sup>9</sup>. Conception qui convient admirablement à Léon Harmel. Elle lui donne la possibilité, lui, laïc qui se sent une âme d'apôtre, de

<sup>1</sup> *Ibid*, p. 80.

<sup>2</sup> *Annales de Notre-Dame de l'usine*, n°1, p. 8.

<sup>3</sup> *Manuel*, p. 129 (2ème édition).

<sup>4</sup> *Le Val des Bois et ses institutions ouvrières*, p. 111.

<sup>5</sup> Discours prononcé au congrès de Rouen sur l'importance des autorités secondaires dans l'usine, p. 10.

<sup>6</sup> GUITTON, *op. cit.*, I, p. 79.

<sup>7</sup> GUITTON, *op. cit.*, I, p. 79.

<sup>8</sup> GUITTON, *op. cit.*, I, p. 79.

<sup>9</sup> *Le Val des Bois et ses institutions ouvrières*, p. 97.



vivre selon une règle inspirée de celle des frères mais adaptée au siècle : il peut, au milieu de sa famille et d'une communauté, mettre en pratique le renoncement et se détacher de l'argent, donc se sanctifier. Pour ce qui est de l'amélioration du milieu populaire, ses idées, à ce moment, restent très traditionnelles : il n'est encore question que de développer chez les ouvriers «la pauvreté volontaire», «la modération des désirs», l'acceptation des « privations obligées », la tempérance, « la paix dans les familles » et la « concorde entre tous » sans oublier, bien sûr, les vocations religieuses<sup>1</sup>. Mais, dès que paraît *Rerum Novarum*, Léon Harmel accepte pleinement et immédiatement son message, si neuf pour les catholiques. Le comité qu'il constitue pour la diffusion de l'encyclique rencontre un bien faible succès puisque, le 6 février 1894, dans une lettre à Mgr Doutreloux, évêque de Liège, il s'en prend avec une indignation bien compréhensible aux catholiques, prêtres et laïques, hostiles à l'orientation sociale de Léon XIII :

« Ces Pharisien (Jésuites, religieux, prêtres et laïques prétendus pieux) s'insurgent contre le Pape avec une audace inouïe. J'ai entendu à Lille des Jésuites (entre autres un Belge le P. Cattelin) affirmer que le Pape ne sait pas ce qu'il dit quand il parle de *la misère imméritée des ouvriers*. 'Le pauvre homme, disent-ils, ne connaît que Naples et la Sicile'. C'est une dérision.»

L'indignation de Léon Harmel s'accompagne de la certitude que «tous ces hommes sont l'incarnation de l'impuissance. Ils arriveront peut-être à rendre l'Église odieuse comme elle le serait s'ils en étaient les interprètes véritables, mais ils n'arrêteront rien, ils seront écrasés par la marche des événements. Leur règne est fini »<sup>2</sup>.

En considérant tout ce qui précède et en pensant aussi l'orientation franchement sociale (j'essaierai de l'évoquer plus loin) que Léon Harmel a voulu donner au Tiers-Ordre pour faire passer dans les actes le contenu de *Rerum Novarum* sans oublier, comme cela se pratiquait généralement, sa pointe anticapitaliste, je pense que c'est l'appartenance à cet Ordre qui a affiné de manière décisive le sens social du patron du Val des Bois. C'est grâce à elle, avant tout, qu'il a pu, selon moi, avoir, dans les circonstances décisives, une attitude qui n'était pas normalement celle de sa classe : je pense à la campagne électorale de 1889, à l'accueil fait à l'encyclique en 1891, à la préparation du congrès ouvrier de Reims en 1893.

### *Piété et dévotions de Léon Harmel.*

La piété de Léon Harmel s'exprime clairement par un certain nombre de dévotions que matérialisent les statues et les vitraux de la chapelle d'usine, véritable petite église édifiée définitivement après 1870<sup>3</sup>. Celle-ci contient notamment : au fond, le vitrail de Saint François d'Assise et celui de Saint Vincent de Paul, puis, entre l'autel de Notre-Dame de l'Usine et celui de Saint-Joseph, la statue du Sacré-Cœur qui domine la chapelle. Certes, celle-ci est destinée à toute la population du Val. Elle est tout de même d'abord l'œuvre de Léon Harmel : en prenant quelques précautions, il est possible de se faire une idée convenable de sa piété personnelle en partant de l'ordonnance interne de la chapelle. L'interdépendance déjà soulignée entre l'élément religieux, qui est primordial, et l'élément social, qui en tire sa signification, se retrouve ici constamment, tout comme dans la conception de la corporation chrétienne.

A propos de Saint François d'Assise, il s'agit moins, nous l'avons déjà suggéré, d'une dévotion que d'une spiritualité. Celle-ci, sans entraîner de cérémonie ou d'exercice de piété particulier, donne son impulsion à la vie chrétienne et à l'action sociale dans leur ensemble<sup>4</sup>. Sur un mode mineur, on pourrait dire à peu près la même chose de Saint Vincent de Paul<sup>5</sup>. Il en va tout autrement pour les deux dévotions essentielles, qui sont aussi celles de l'époque : la dévotion à la Vierge et le culte du Sacré-Cœur.

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 97-98.

<sup>2</sup> Lettre du 6 janvier 1894.

<sup>3</sup> Elle est décrite au paragraphe 80 du *Manuel*. Elle diffère fort de l'oratoire primitif de 1862.

<sup>4</sup> *Le Val des Bois et ses institutions ouvrières*, p. 97 et 98.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 93-94.

Comme c'est le cas généralement depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les deux sont intimement liées. L'acte d'offrande journalier de *l'Association intime* subordonne le «cœur compatissant de Marie» au «Cœur agonisant de Jésus»<sup>1</sup>.

La Vierge est considérée comme la protectrice naturelle des ouvriers et surtout des ouvrières. L'incendie du 13 septembre 1874, qui détruit une partie de l'usine, laisse intacts les bâtiments annexes. Cela permet d'éviter le chômage et de conserver sur place les ouvrières. Comme le sinistre s'est arrêté au pied d'une statue de la Vierge, Léon Harmel croit à une intervention miraculeuse : à partir du 28 août 1875, la Vierge devient l'objet d'une dévotion particulière sous le nom de Notre-Dame de l'Usine. Dévotion qui est l'origine de *l'Archiconfrérie* du même nom, dont l'action pour tenter de christianiser le milieu ouvrier, dans le Nord notamment, a soulevé des critiques multiples et provoqué une résistance farouche<sup>2</sup>. Ce n'est pas le lieu ici d'étudier ce problème, qui dépasse d'ailleurs le cadre de mon étude. Qu'il me suffise de dire que cette dévotion, pour fondamentale qu'elle soit, s'adresse beaucoup moins à l'homme qu'au patron et que, par conséquent, pour définir la piété personnelle de Léon Harmel, elle importe beaucoup moins que celle qui s'adresse au Sacré-Cœur. Un indice confirme ce point de vue : Léon Harmel, si actif pour organiser des pèlerinages à Rome, s'intéresse peu à ceux de Lourdes : Notre-Dame de Liesse, église de pèlerinage et lieu de retraite proche de Laon, donc peu éloigné de Warmériville, est le seul lieu du culte marial qu'il fréquente régulièrement<sup>3</sup>. Par rapport à Lourdes, c'est un lieu mineur ; l'effort nécessaire pour l'atteindre est faible. La dévotion à la Vierge apparaît donc essentielle pour les ouvriers, pour l'usine, pour Léon Harmel lui-même en tant que patron. Elle ne me paraît pas exprimer le fond de sa piété personnelle, pas plus que la dévotion à Saint-Joseph qui ne touche que le père de famille et l'ami des ouvriers.

### *La dévotion au Sacré-Cœur.*

Le culte du Sacré-Cœur, par contre, est absolument fondamental, parce qu'il touche l'essence même de la foi. Il revêt une triple signification : religieuse, sociale, politique. Signification religieuse : le Sacré-Cœur est le symbole de l'attitude du Christ envers les hommes, tendresse et compassion qui vont jusqu'à la souffrance extrême et au sacrifice de la Croix. Signification sociale, qui dérive directement de la précédente : ceux dont le Christ a particulièrement pitié, et pour qui il convient de le prier par priorité, ce sont les principales victimes de la société, c'est-à-dire les ouvriers<sup>4</sup>. Signification politique enfin, subsidiaire par rapport la précédente, et se chargeant d'une coloration variable selon le temps. On peut dire que, dans cette dévotion, on retrouve l'échelle fondamentale des valeurs de Léon Harmel : foi d'abord, renouveau social ensuite, politique en dernier lieu.

La signification religieuse de cette dévotion reste la même à travers le temps. Le Sacré-Cœur «a toujours été le patron de la famille» ; c'était déjà vrai pour les parents de Léon Harmel, et sans doute avant eux<sup>5</sup>. En 1864, le culte qu'on lui rend devient plus assidu avec l'installation au Val de l'Apostolat de la Prière, qui se place sous le signe du Sacré-Cœur et dont une activité essentielle est l'adoration du Saint-Sacrement. Comme le dit le P. Lecanuet, « le culte du Sacré-Cœur de Jésus et celui de l'Eucharistie sont intimement liés »<sup>6</sup>. L'Eucharistie est, selon lui, la plus belle manifestation de l'amour de Dieu pour l'humanité, amour dont le Sacré-Cœur est le symbole. Rien d'étonnant à ce que Léon Harmel pratique, le plus souvent possible, l'adoration du Saint-Sacrement, au Val d'abord, puis à Montmartre, quand il le peut, de jour et de nuit, seul, ou de préférence avec des membres de *l'Union fraternelle du commerce et de l'industrie*, avec qui il fait retraite. L'intérêt direct qu'il porte aux congrès eucharistiques procède du même esprit. S'il ne peut participer en 1893 à celui de Jérusalem, présidé par Mgr Langénieux, il s'y intéresse autant qu'il lui est possible, avec une pensée particulière pour une de ses filles, Clarisse en Terre Sainte. Il participe par contre directement aux congrès de Reims (1894) et de Paray-le-Monial (1897).

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 111 note 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 99-100.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 111, note 1. L'acte d'offrande, prière journalière des membres de l'Association intime, commence par cette phrase : (O mon Dieu, permettez-moi de vous offrir mes souffrances et ma vie pour le salut des âmes, spécialement pour les membres de ma famille et pour la conversion des ouvriers.)

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 109

<sup>6</sup> LECANUET, *La vie de l'Eglise sous Mon XIII*, Paris 1930, T. 4, p. 133.

Il n'est guère possible de séparer la signification sociale et la signification politique de la dévotion au Sacré-Cœur. Dans une première phase, jusqu'en 1882 approximativement, le Christ est avant tout, pour Harmel, celui qui prend les ouvriers en compassion, parce que ce sont les humbles et les pauvres par excellence. Politiquement le culte du Sacré-Cœur est bien à sa place dans une famille légitimiste mais il n'a pas ici de sens politique très précis : je ne trouve par exemple, aucune signification politique à l'installation, indiquée ci-dessus, de l'Apostolat de la Prière au Val en 1864. Après une phase de transition, l'orientation démocrate-chrétienne s'annonce en 1889. Dès lors il est impossible, moins que jamais, de séparer le social du politique. Au cours des cérémonies exceptionnelles de juin-début juillet 1889, le Christ est proclamé le « Roi et le Maître de l'Usine, de la Corporation et des familles ». Des plaques en forme de croix avec, au centre, le Sacré-Cœur et, dans la branche supérieure, l'inscription « Jésus-Christ Roi », sont posées sur les portes de toutes les habitations le 7 juillet<sup>1</sup>. Or, c'est très peu de temps après, au cours de la campagne électorale de septembre, qu'apparaît à Reims la formule depuis lors inlassablement reproduite « Christ et liberté ». Faut-il en conclure que le culte du Sacré-Cœur, traditionnellement légitimiste et contre-révolutionnaire, plus nettement patriotique après 1870, commence à s'orienter en 1889 vers la *Démocratie chrétienne* ? Certes non, parce que nous sortons ici du domaine de la dévotion : celle-ci contient des implications politiques, mais elle leur est étrangère, de même que la foi diffère fondamentalement de la politique. Léon Harmel estime que celle-là doit primer celle-ci et que toute confusion doit être soigneusement évitée. Conscient de la défaite complète des royalistes, lui, le légitimiste de toujours, écrivait le 16 octobre 1879 à la Tour du Pin :

« Je n'ai pas cru devoir me rendre au banquet de Châlons le 29 septembre, craignant de paraître dominé par une idée politique. Dieu est le but, le Roi est le moyen. Si nécessaire et excellent que soit le moyen, le but lui est supérieur, et c'est au but que je désire consacrer ma vie »<sup>2</sup>.

Par la suite, l'époque de la *Démocratie chrétienne*, Léon Harmel tend à oublier les distinctions nécessaires. Mû par un désir de clarté plus que par une volonté de réaction, Léon XIII se charge lui-même de le rappeler à la prudence. Il adresse son premier avertissement, en français, à un groupe de pèlerins qu'il lui a amené, le 17 août 1897<sup>3</sup>.

### *Foi et recherche de la vérité : un itinéraire spirituel.*

Cet épisode marque le début des difficultés, pour ne pas dire du long calvaire, de Léon Harmel, attaqué sur sa gauche par les socialistes, sur sa droite -cela lui est infiniment plus douloureux- par les catholiques conservateurs. Cette phase pénible de sa vie, mais aussi du catholicisme français et du catholicisme tout court, n'est pas totalement achevée en 1914. Cette longue épreuve permet de mieux comprendre la grandeur spirituelle de Léon Harmel. D'une part il se soumet au Pape, inconditionnellement, quoiqu'il en ait. D'autre part il refuse de désespérer et de laisser la place libre à ses adversaires. Dans l'épreuve, il devient plus pur, il met l'accent sur les valeurs fondamentales du christianisme et renonce aux diatribes traditionnelles contre les Juifs et les Francs-Maçons, diatribes qui lui paraissent indignes de l'amour du Christ. Une lettre adressée à Marc Sangnier en 1910 en témoigne. En voici le passage central :

« N'êtes-vous pas fatigué, comme moi, de n'entendre sur les lèvres des conservateurs que des malédictions contre les adversaires ? Ils n'ont pas cessé d'être battus depuis trente ans, parce qu'ils n'ont jamais voulu comprendre que ce sont les idées qui mènent le monde. Ils s'attaquent toujours aux personnes et non aux erreurs. Quant la vérité, dont les flots de lumière nous inondent, ils n'en parlent pas, comme ils ne soufflent mot des œuvres catholiques.

« C'est nous catholiques d'action, de réagir contre cette triste réalité. Au lieu d'assourdir nos lecteurs ou nos auditeurs du récit des faits et gestes de la Franc-Maçonnerie, chantons leur les exploits des Apôtres de la Vérité, de la Justice et de l'Amour.

« Nos adversaires n'ont qu'une action négative. Ils peuvent détruire, mais ils sont impuissants à fonder. Ils représentent la mort, ils sont les serviteurs de la nuit. Or la vie triomphe toujours de la mort, la lumière arrive toujours chasser les ténèbres »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Le Val des Bois et ses institutions ouvrières*, p. 109-110.

<sup>2</sup> Cf. lettre et Georges GUITTON, *Léon Harmel*, tome I, p. 157-158.

<sup>3</sup> sur cette affaire cf. *Le Franc Parleur* et LECANUET, *op. cit.* p. 651.

<sup>4</sup> lettre publiée dans le journal *La Démocratie*, reproduite dans les *Echos du Val des Bois*, année 1910, p. 230 sq.

En somme, ce qui confère Léon Harmel une certaine grandeur, c'est qu'il est capable, certains moments, de se désolidariser des préjugés ou des erreurs de sa classe ou de son époque. Un dernier trait le montre clairement : bien qu'il soit un grand moralisateur comme l'immense majorité des catholiques ses contemporains, il n'est pas, comme eux, entièrement dupe de son moralisme. La foi, chez lui, prime la morale. Un exemple : bien que favorisant de toutes ses forces le développement de l'esprit d'économie chez ses ouvriers, il ne se fait aucune illusion sur la vertu spirituelle de cet esprit. Charles Floquet ayant, le 19 juin 1883, critiqué la tribune de la Chambre les patrons qui pensaient que les habitudes d'épargne inculquées aux ouvriers pouvaient préparer leur retour la foi, Harmel, après réflexion, l'approuve l'année suivante en ces termes :

« Nous en avons fait l'expérience : en dehors des idées chrétiennes, la charité, c'est dire l'amour de nos frères, est une vertu rare chez les gens économes. Ceux-ci inclinent aisément vers l'avarice qui durcit les cœurs et les change en pierre »<sup>1</sup>.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher la figure de Léon Harmel de celle de l'abbé Lemire, plus jeune que lui de vingt-quatre ans. Leur spiritualité, leur itinéraire intellectuel et politique se ressemblent. Même piété sensible inspirée du P. Faber. Même primat du surnaturel dans la vie chrétienne. Même souci de restauration du règne du Christ dans les âmes et dans la société. Même dévotion au Sacré-Cœur : chez l'abbé Lemire, elle revêt une signification plus nettement contre-révolutionnaire mais, chez les deux hommes, elle apparaît de la même manière comme un moyen de rédemption la fois personnelle et sociale. Dans d'autres domaines, le même ultramontanisme, la même haine du libéralisme économique, le même itinéraire du légitimisme la République par la prise de conscience de la « question sociale » (avec, pour Lemire, l'influence du P. Marquigny, admirateur de Harmel). Bien sûr, il existe des différences : Lemire reste plus longtemps que Harmel proche de Charles Périn. Il me semble toutefois que, si l'on tient compte des ressemblances et, en outre, de la différence d'âge, le jugement que J.-M. Mayeur porte sur l'abbé Lemire jeune constitue un hommage indirect la jeunesse d'esprit et de cœur de Léon Harmel. Voici ce jugement :

« Spiritualité ultramontaine, adhésion aux théories de la Contre-révolution, hostilité au libéralisme : un corps d'idées qui répond merveille aux aspirations d'un homme jeune, enthousiaste, qui répugne aux compromis et souhaite toujours affirmer les principes »<sup>2</sup>.

Tel m'apparaît cet homme de foi et d'orthodoxie. Mystique réaliste, mystérieusement attiré par la souffrance, dont la raison d'être est le retour du peuple au Christ<sup>3</sup>. « Apôtre laïc », qui prononce les trois vœux de religion puisque, ceux de pauvreté et d'obéissance, il ajoute celui de chasteté peu de temps après son veuvage<sup>4</sup>. « Papiste intransigeant » marqué pour la vie par le caractère « très ultramontain et très veuillotin » de l'éducation reçue au collège Saint-Vincent de Senlis<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Il n'y a eu naturellement aucun échange direct entre les deux hommes.

<sup>2</sup> Comparaison établie à partir de MAYEUR, l'Abbé Lemire, p. 41 notamment.

<sup>3</sup> Cf. GUITTON, *op. cit.*, II, p. 324

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 326

<sup>5</sup> Sur les rapports avec Louis Veuillot, une lettre de Léon Harmel à Eugène Veuillot : « des relations d'amitié qui existent entre la famille Harmel depuis 1848 et *L'Univers* ont créé entre nous des liens de famille que le temps ne peut détruire. » En 1902, *L'Univers*, est en difficulté. Léon Harmel est sollicité d'aider à sa diffusion.